

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

UN BON PLACEMENT

BEISSIER, FERNAND

Comédie — 1888

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

BERTHE

70 répliques

LA MARQUISE

50 répliques

LUCETTE

40 répliques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

UN BON PLACEMENT	5
-------------------------------	----------

UN BON PLACEMENT

SCÈNE PREMIÈRE

(Au lever de rideau, la marquise est assise ; à côté d'elle, Berthe, tenant dans ses mains une petite bourse qu'elle ne cesse de regarder.)

BERTHE

Et tout cet argent est pour moi, marraine ?

LA MARQUISE

Oui, mon enfant.

BERTHE

Je peux en faire ce que je voudrai ?

LA MARQUISE

Tu peux t'en servir à ta guise. Tu es entièrement libre. Te voilà grande d'ailleurs, et je ne doute point que tu n'en fasses un bon et digne usage. ⁵

(Elle l'embrasse.)

BERTHE

Comme vous êtes bonne ! Et que je vous aime !

LA MARQUISE *(souriant)*

C'est bon, petite flatteuse que vous êtes ; m'est avis que vous m'aimez aujourd'hui davantage !...

BERTHE

Oh ! Si on peut dire... Méchante marraine !...

(Elle lui montre son coeur.)

LA MARQUISE

Non... Mets que je n'ai rien dit. Va, sois sans crainte. Je sais tout ce qu'il y a de bien et de bon là-dedans. Je sais même les petits défauts qui s'y glissent parfois. - Tu sais, mignonne, que les vieilles gens sont un peu sorciers ; mais, dans la vie, vois-tu, la meilleure manière d'être heureux et de rendre heureux ceux qui nous aiment, c'est de n'écouter jamais sa tête et d'écouter toujours son coeur. Ainsi, mon enfant, j'aurais pu l'offrir un autre cadeau, un collier, un bracelet, une robe ! Mais j'ai préféré te laisser libre dans ton choix ; je veux savoir comment tu emploieras ton premier argent. Je veux connaître le placement que tu en feras !

BERTHE

Et pourquoi, marraine ?

LA MARQUISE *(se levant et lui tapotant la joue)*

Ah ! Ceci, c'est mon secret, fillette ; et vous ne m'en voudrez pas de ne point encore vous le dire.

BERTHE

Je peux donc, avec cet argent, acheter beaucoup de choses ?

LA MARQUISE

Tu peux acheter tout ce que tu voudras. Te voilà riche maintenant.

BERTHE *(comme se parlant à elle-même)*

Ce sera difficile !...

LA MARQUISE

Quoi donc ?

25

BERTHE

Le choix à faire ! On désire tant de choses !

LA MARQUISE

Ah ! Dame ! Ceci te regarde ; mais n'oublie pas que tes amies doivent venir te voir à l'occasion de ta fête. Dans ta joie, tu as tout oublié : même de leur faire préparer la collation dont tu me parlais hier encore. T'en souviens-tu ? Tu voulais descendre toi-même à la cuisine et leur confectionner, de tes propres mains, le fameux gâteau qu'on t'a appris à faire au couvent.

30

BERTHE

C'est vrai, marraine,... et je vais....

(Embrassant Berthe au front.)

LA MARQUISE

Non, - reste là. Je vais donner moi-même les ordres nécessaires. Tu as d'ailleurs ta toilette à terminer, car l'heure presse et le temps marche. Tu sonneras dès que tu voudras être coiffée. Je veux que tu sois belle,

35

très belle : la coquetterie est de ton âge, et ce n'est point un bien gros défaut. Monsieur l'abbé de Chenoncey nous disait toujours en riant que la coquetterie était le seul défaut sur lequel le bon Dieu fermait parfois les yeux. À tout à l'heure, ma chère enfant.

40

(La marquise sort.)

BERTHE

À tout à l'heure, ma bonne marraine.

SCÈNE II

(Elle va au petit meuble, l'ouvre, verse sur la tablette l'argent que contient sa bourse, et l'étalé.)

(On frappe à la porte du fond.)

(On frappe encore.)

BERTHE

Une, deux, trois, quatre, cinq ! Cinq pièces d'or, et toutes neuves encore ! Brillent-elles ! On dirait des petits soleils. - Et dire qu'avec ceci, je peux avoir tant de choses ! Voyons, que puis-je bien choisir ?... Des bijoux ! Un collier de belles perles blanches, comme celui de Marie de So-fanges ? Cela fait bien autour du cou, et j'ai entendu toutes mes amies en désirer un semblable. Pourtant un bracelet, c'est gentil aussi ; un bracelet d'or, avec un joli fermoir émaillé ! Et une robe, une superbe robe de soie, à grands ramages, comme ma cousine de Puymarin : ce n'est pas à dédaigner non plus. Je me rappelle, lorsqu'elle est entrée dans le salon : tout le monde l'a complimentée sur sa toilette. Et de fait, sa robe était exquise. - Ah ! Qu'il est donc difficile de choisir ! Tout vous plaît, et on craint toujours que ce soit justement ce qu'on laisse qui vous

45

50

plaise le plus ; prête à se décider, on regrette déjà... Mais j'y pense! SI j'offrais un bal à mes amies ? Cela se fait, maintenant, et le plaisir serait⁵⁵ pour toutes. Oui, mais pour moi, que m'en resterait-il ? Et puis, des bals, on en donne partout ; et je me trompe encore quelquefois dans le menuet, au moment de la révérence. - Il faut pourtant que je me décide. Je n'aurais jamais cru que cela fût si embarrassant ! Tiens ! Qui vient là ? Sans doute la femme de chambre que ma marraine m'envoie... Entrez.⁶⁰ Entrez donc !...

SCÈNE III

Berthe, Lucette.

(La porte du fond s'ouvre et Lucette paraît. Timidement, elle t'arrête sur la seuil, n'osant avancer ; elle tient un panier à la main.)

BERTHE *(sans se retourner)*

C'est vous, Marton ?

LUCETTE *(timidement)*

Non, Mademoiselle. Ce n'est pas Marton, c'est moi.

BERTHE *(te retournant étonnée)*

Qui donc ? Ah ! C'est toi, Lucette !

65

LUCETTE *(saluant)*

Moi-même, Mademoiselle, pour vous servir. J'apporte ce panier de fruits pour Madame la Marquise, et comme la mère m'avait bien recommandé de le remettre moi-même, j'ai demandé, à l'office, où était Madame. On m'a dit qu'elle était avec vous. Alors, sans façon, je suis venue, j'ai frappé, et me voilà.

70

BERTHE *(allant au panier)*

Et qu'est-ce que tu apportes ?

LUCETTE *(découvrant ton panier)*

De belles pêches, les premières, Mademoiselle Berthe ! Dès que la mère les a vues mûres à point, vite elle est allée les cueillir : « elles seront pour madame et pour mademoiselle, a-t-elle dit. Elle m'a donc préparé mon panier, et je me suis aussitôt mise en route. N'est-ce pas qu'elles sont belles ?

75

BERTHE

Superbes !

LUCETTE

Et veloutées donc ! Et roses ! et vermeilles ! - Par instant on les dirait dorées.

BERTHE

C'est gentil d'avoir pensé à nous !

80

LUCETTE

Daniel c'est tout naturel quand on a de bons maîtres. On n'est jamais plus content et plus heureux que lorsqu'on peut les remercier et leur prouver un peu sa reconnaissance.

BERTHE

Tu es une brave fille, Lucette.

LUCETTE

Je fais mon possible pour cela. Et maintenant, Mademoiselle Berthe, que⁸⁵
je vous ai vue, dites-moi où je pourrai trouver madame la marquise,
pour que, après lui avoir fait mes compliments, je puisse aussitôt m'en
retourner à la ferme.

BERTHE

Tu es donc bien pressée ?

LUCETTE

Oh ! Oui, mademoiselle.

90

BERTHE

On t'attend chez toi ?

LUCETTE

Non, pas chez moi, mais chez la mère Renaude, cette pauvre chère
femme, dont vous devez vous souvenir.

BERTHE (*cherchant*)

Attends donc ! N'est-ce pas cette petite vieille qui nous racontait tou-
jours de si belles histoires ?

95

LUCETTE

Parfaitement, Mademoiselle. Ah ! C'est qu'elle en savait toujours ; et
toujours de plus belles et de plus nouvelles. On ne se lassait pas de
l'entendre. Elle parlait, ma foi, presque aussi bien que notre curé.

BERTHE (*souriant*)

Vraiment !

LUCETTE

D'ailleurs, on raconte dans le village, que la Renaude n'a pas toujours
été la pauvre femme qu'on connaît. Les vieux disent qu'elle a été 100
presque riche autrefois ; elle avait été élevée, paraît-il, avec la fille d'une
grande dame, qui l'avait prise en affection et voulait la garder auprès
d'elle. Mais voilà que malheureusement la grande dame mourut, et sa
fille fut emmenée très loin par des parents inconnus. Et la Renaude res- 105
ta toute seule auprès de sa mère, avec une petite somme que sa protec-
trice lui avait laissée en mourant. Mais des maladies survinrent, puis
des pertes, si bien qu'un beau jour la Renaude n'eut plus rien et dut se
mettre à l'ouvrage pour vivre; elle s'y mit le plus bravement possible,
luttant de toutes ses forces, et avec cela toujours bonne, ne se plaignant 110
jamais, rendant service à tous, aux grands comme aux petits, et aimée
aussi de tout le monde. - Vous souvenez-vous quelle joie, lorsqu'elle en-
trait dans la ferme ! Tous les enfants couraient à elle pour l'embrasser.
Hélas ! La pauvre chère femme ne racontera plus de longtemps ses
belles histoires aux petits. 115

BERTHE

Et pourquoi ? Que lui est-il donc arrivé ?

LUCETTE

La maladie, Mademoiselle, une affreuse maladie qui l'a prise un matin, il
y a quinze jours, et l'a couchée dans son lit. Elle ne peut plus bouger ni
bras ni jambes, et la pauvre vieille femme se lamente, ne sachant pas si
elle aura du pain à manger le lendemain. Et c'est affreux, Mademoiselle, 120
la misère, à cet âge ! Tant qu'on est bien portant, cela va encore, mais
quand la maladie arrive et vous cloue sur un lit, toute seule dans une

grande pièce nue, sans feu, avec la huche vide, alors c'est terrible ! Je sais bien que chez les voisins, chacun s'est empressé de lui venir en aide ; mais quand on a peu, l'aide que l'on apporte est bien peu de chose.

125

BERTHE

Pauvre femme !

LUCETTE

Et ce n'est pas tout, allez. - Voilà que maintenant, elle ne peut plus payer son loyer. Les hommes de loi sont venus, de vilains hommes, habillés tout de noir ; et il paraît qu'il faudra qu'elle s'en aille.

130

BERTHE

Comment ?

LUCETTE

Oui, Mademoiselle. Même malade, il faudra qu'elle abandonne sa maison. Et cet abandon-là fera plus que la maladie : cela la tuera.

BERTHE

Oh !

LUCETTE

Je le sais bien, moi, qui l'entends souvent parler. Hier encore, elle disait qu'elle ne pourrait se résoudre à quitter cette maison où elle avait si longtemps vécu. Les vieilles gens s'attachent aux choses qui les entourent. Elle regardait un à un ses pauvres meubles ; elle leur parlait ni plus ni moins, voyez-vous, qu'à des personnes naturelles. Et elle pleurerait, fallait la voir ! Et c'est bien triste, allez, des larmes de vieille

135

140

femme ! Ça fendait le coeur. Et tenez, v'là que vous pleurez, vous aussi ; vous voyez bien !

BERTHE

Tu as raison, Lucette. À cet âge, être si malheureux, c'est bien triste !

LUCETTE

Aussi vais-je vous quitter bien vite et retrouver cette pauvre chère femme, car notre aide, à tous, est maintenant sa seule consolation. Cela lui prouve au moins qu'on ne l'oublie pas. ¹⁴⁵

BERTHE

Et que faudrait-il pour la sauver ?

LUCETTE

Ce que nous n'avons, ni les unes ni les autres : de l'argent.

BERTHE *(allant au petit meuble, et prenant la bourse qu'elle y a placée auparavant)*

Tiens, prends ceci.

LUCETTE

De l'or !

150

(Gaïement.)

BERTHE

Oui. On ne voudra pas les meubles de la mère Renaude ! On ne la chassera pas de sa maison ! Et moi... debout

LUCETTE (*refusant*)

Mais, Mademoiselle Berthe...

BERTHE

Prends donc, te dis-je ! Que crains-tu ? Cet argent est à moi, bien à moi ; j'en peux disposer à mon gré. Ma chère marraine me l'avait donné pour ma fête. Mais prends vite, te dis-je, puisque le temps presse et que la mère Renaude attend.

LUCETTE (*prenant la bourse*)

Oh ! Que vous êtes bonne, Mademoiselle Berthe. Va-t-elle être heureuse, la pauvre chère femme ! Elle ne pleurera plus. C'est bon, n'est-ce pas, de faire des heureux ?...

160

BERTHE

Oui.

LUCETTE

Et maintenant, dites-moi bien vite où je trouverai Madame la Marquise.

BERTHE

Mais, au grand salon, probablement. Adresse-toi à Marton ; elle t'accompagnera, et la préviendra, s'il y a déjà du monde.

(*S'arrêtant.*)

LUCETTE (*remontant*)

C'est cela. Mais auparavant, Mademoiselle Berthe, je voudrais vous demander une chose.

165

BERTHE

Quoi donc ?

LUCETTE

Et je n'ose pas.

BERTHE (*riant*)

Demande toujours !

LUCETTE

Vous ne m'en voudrez pas au moins ?

170

BERTHE

Es-tu drôle !

(Elle s'arrête, honteuse, baissant la tête.)

LUCETTE

Eh bien ! Mademoiselle Berthe, si c'était un effet de votre bonté, si cela ne vous faisait point trop de peine, dites, voulez-vous que je vous embrasse ?

BERTHE (*lui tendant la joue*)

Tiens !

175

LUCETTE (*l'embrassant*)

Oh ! Merci, Mademoiselle. Et soyez tranquille, ce baiser-là, je le rapporterai à la mère Renaude, qui serait bien heureuse d'en faire autant. Maintenant, au revoir, je me sauve !

BERTHE

Et ne perds pas l'argent !...

(Elle sort.)

LUCETTE

Soyez tranquille. Je me perdrai plutôt moi-même.

180

SCÈNE IV

(Elle retourne à sa table, regarde sa bourse vide.)

(La porte s'ouvre, et la marquise paraît tenant un écrin)

BERTHE *(seule)*

Eh bien ! Vrai, je ne regrette rien. Pauvre femme ! Cet argent la sauve...
Et moi, que m'eût il donné ? Une parure... La joie d'une heure, - et à
elle, ses larmes auraient coulé toujours !... D'ailleurs, je n'aurais su que
choisir. Je n'ai plus à chercher à présent. Tout ce que je demande c'est
que marraine n'en sache rien. Bah ! Elle ne s'en apercevra pas ; si elle
m'interroge, je répondrai que je n'ai rien décidé encore.

185

SCÈNE V

BERTHE *(un peu surprise)*

Ah ! C'est vous, marraine.

LA MARQUISE

Comment? Pas encore à notre toilette ! Ah ! Berthe, ma mignonne, à quoi pensiez-vous donc ?

BERTHE

Mais à rien, Marraine, j'étais là ; j'attendais...

190

LA MARQUISE

Tu cherchais peut-être encore l'objet à choisir ?

BERTHE *(vivement)*

Oui, c'est cela, Marraine, je cherchais.

LA MARQUISE

Eh bien ! Moi, je vais peut-être t'aider.

BERTHE

Comment ?

LA MARQUISE *(ouvrant l'écrin)*

Regarde.

195

BERTHE

Oh ! Le beau collier!

LA MARQUISE

N'est-ce pas ?

BERTHE

Les perles en sont superbes.

LA MARQUISE

C'est Maître Benoît, notre orfèvre, qui me le fait tenir pour voir s'il me plairait. Mais, trop jeune pour moi, je crois qu'il te siérait à merveille.
Qu'en dis-tu ?

200

BERTHE

Moi ! Mais... je ne sais pas.

LA MARQUISE

Comment, tu ne sais pas ? Mais qu'est-ce que tu as donc, mon enfant ?
Tu me sembles embarrassée !...

BERTHE *(hésitant)*

Moi... Non... J'admire, au contraire, ce collier ; je le trouve merveilleux.

205

LA MARQUISE

Prends-le alors !

BERTHE

Que je le prenne...

LA MARQUISE *(avec un sérieux comique)*

Mais oui. Vraiment vous me semblez, Berthe, ma mie, courir après d'invisibles papillons. Êtes-vous bien certaine d'être là, auprès de moi, avec un écrin dans la main ?

210

BERTHE

Ma bonne marraine !

LA MARQUISE

Ah ! Mais j'y pense... Je devine ce qui te trotte par la tête, mon enfant.
Tu crains que le collier ne soit trop cher. Eh bien ! Rassure-toi ; s'il manque quelque chose dans ta bourse, nous la compléterons.

BERTHE *(avec effort)*

Merci, mais vrai, je ne peux pas.

215

LA MARQUISE

Comment tu ne peux pas ?

BERTHE

Il ne me plaît pas.

LA MARQUISE

Ce collier ne te plaît pas ?

BERTHE

Non.

LA MARQUISE

Ah ! Vous êtes difficile, Berthe !

220

BERTHE *(vivement)*

Vous êtes fâchée, Marraine ?

LA MARQUISE

Non. J'avoue pourtant qu'il m'eût été agréable de vous en voir parée, ce soir.

BERTHE

Vous voyez bien que vous êtes fâchée, puisque vous ne me tutoyez plus !

225

LA MARQUISE

Je vais donc renvoyer le collier à Maître Benoît.

BERTHE *(avec un soupir)*

Oui.

LA MARQUISE

Si tu préférerais autre chose...

BERTHE

Oh ! Non.

LA MARQUISE

Décidément, ma petite, vous êtes par trop difficile, et c'est un vrai défaut que cette coquetterie-là.

230

BERTHE *(elle baisse la tête, avec un soupir et à part)*

Il était bien joli pourtant ! Eh bien non ! Je ne le regrette pas... Si c'était à refaire, je recommencerais.

SCÈNE VI

La Marquise, Berthe, Lucette.

LUCETTE (*entrant virement, puis s'arrêtent, honteuse*)

Ah ! Vous voilà, Madame la marquise ! Je vous demande bien pardon
d'entrer ainsi sans frapper. Mais je ne voulais pas partir sans vous avoir
fait ma révérence. La mère et le père m'auraient trop grondée, quand
j'aurais été de retour à la maison. 235

LA MARQUISE

C'est donc toi qui me demandais tout à l'heure...

LUCETTE

Moi-même, avec votre permission, Madame la Marquise. J'avais déjà vu
Mademoiselle Berthe. 240

LA MARQUISE

Ah !

LUCETTE (*voyant que Berthe lui fait signe en cachette, et ne comprenant pas*)

Oui, Madame, j'avais un panier de pêches à vous remettre ; je l'ai dépo-
sé à l'office. Et maintenant que voilà ma commission faite, et mes salu-
tations aussi, si vous voulez bien me le permettre, je vais m'en retourner
chez nous. 245

LA MARQUISE

Et tout le monde se porte bien, là-bas ?

(Même jeu de Berthe, lui faisant signe de ne rien dire.)

LUCETTE

Vous êtes bien bonne, Madame la Marquise ! Tout le monde va bien. Il n'y a que la pauvre mère Renaude, notre voisine..., vous savez bien, cette vieille femme, qui habitait cette petite maison, à l'entrée même du village... 250

LUCETTE *(ne comprenant pas)*

Oui, j'ai raconté tout cela à Mademoiselle Berthe. On allait la chasser de sa maison, cette brave femme ; on allait vendre ses meubles et la jeter dans la rue, malade, sans un morceau de pain, et sans un coin pour reposer sa tête ! Heureusement que la voilà sauvée maintenant. 255

LA MARQUISE

Sauvée ?

LUCETTE

Oui, c'est pour cela que j'ai hâte d'arriver et de lui annoncer cette bonne nouvelle. Ah ! Va-t-elle être contente, la pauvre vieille ! Pour sûr qu'elle croira que vous êtes un ange du bon Dieu, mademoiselle Berthe !

LA MARQUISE

Que veux-tu dite ? 260

(Même jeu.)

BERTHE

Rien, marraine ; c'est Lucette qui se trompe.

LUCETTE

Que je me trompe ? Qu'elle ne croira pas ça ? Ah ! Vous ne la connaissez pas, allez ! Mais soir et matin, elle priera pour vous, et nous tous aussi, qui vous aimions tant déjà.

LA MARQUISE (à Lucette)

Explique-toi mieux, je ne comprends pas.

265

BERTHE (suppliante)

Lucette !

LA MARQUISE

Eh bien ! Qu'y a-t-il ? Tu crains qu'elle ne parle !

LUCETTE

C'est donc mal ce que j'ai dit là ?

LA MARQUISE

Non, mon enfant, et je désire tout savoir.

(Sortant de l'or de ta poche.)

LUCETTE

Oh ! D'autant, Madame la marquise, que je le dirai à tout le monde, là-bas. Le bien qu'on nous fait voyez-vous, nous ne pouvons jamais trop nous en souvenir. Tenez ! Voilà ce que m'a donné Mademoiselle Berthe, quand je lui ai parlé de la mère Renaude : tout cet argent. Je ne le voulais pas ; mais elle a exigé que je le prenne, - et je l'ai pris.

270

LA MARQUISE (*regardant Berthe, qui baisse les yeux à part*)

Je comprends tout. Est-ce vrai, Berthe, tout cela ?

275

(*Doucement et s'approchant d'elle.*)

BERTHE

Oui, marraine. Vous m'avez dit que je pouvais, à mon gré, disposer de l'argent que vous m'avez donné. Je connaissais cette pauvre femme dont Lucette me racontait l'affreuse misère. Alors, je lui ai tout donné. Oh ! Ne m'en veuillez pas, ma bonne et chère marraine, je n'ai besoin de rien; je me passerai de collier et de bracelet ; je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas m'en vouloir et de ne pas me gronder.

280

(*Lui ouvrant les bras.*)

LA MARQUISE

Toi ! Embrasse-moi !

BERTHE (*se jetant dans ses bras*)

Oh ! Marraine !

LA MARQUISE

Chère enfant ! Brave petit coeur !

BERTHE

Vous ne m'en voulez plus, alors ?

285

(*À Lucette.*)

(*Souriant.*)

LA MARQUISE

Je t'en aimerais mille fois davantage, si c'était possible ! Et toi, Lucette, tu peux dire à cette pauvre femme d'être sans inquiétude... Si toutefois Berthe veut bien me mettre de moitié dans sa bonne oeuvre.

LUCETTE *(avec élan)*

Ah ! Madame, vous êtes bonne comme du bon pain !

LA MARQUISE *(souriant)*

Merci, Lucette.

290

BERTHE *(doucement, lui serrant la main)*

Merci, marraine.

LA MARQUISE *(bas)*

Oh ! Avec toi, je n'en ai pas fini.

(Elle salue.)

(Même jeu.)

LUCETTE *(prenant son paquet)*

Cette fois-ci, je m'en vais. Je suis déjà en retard ; mais je marcherai plus vite, voilà tout. Une bonne nouvelle à porter, cela vous donne des ailes ! Au revoir, Madame la Marquise ! Au revoir, Mademoiselle Berthe.

295

BERTHE

Au revoir, Lucette!

(Souriant.)

LA MARQUISE

Et reviens, demain, nous donner des nouvelles de notre protégée. Peut-être aurai-je quelque chose à te donner !

LUCETTE

À moi ?

LA MARQUISE

Oui, à toi. On gagne toujours à faire le bien.

300

LUCETTE

Ce n'est pourtant pas difficile.

LA MARQUISE

Non. Il s'agit seulement d'avoir du coeur ! Au revoir, Lucette.

(Elle sort.)

LUCETTE *(faisant la révérence)*

Votre servante, Madame et Mademoiselle !

SCÈNE VII

La Marquise, Berthe.

BERTHE

Et maintenant, Marraine, si vous le permettez, je vais me hâter de terminer ma toilette. Mes amies peuvent arriver, et je voudrais être prête pour les recevoir. 305

LA MARQUISE

Et que vas-tu mettre ?

(Elle va pour sortir.)

BERTHE

Ma belle robe à panier.

LA MARQUISE *(souriant, va A la table, prend le coffre et la rappelle)*

Et ceci que tu oublies !

310

BBRTHE *(étonnée)*

Moi ?

LA MARQUISE *(lui tendant le coffret)*

Ton collier !

BERTHE

Mais...

LA MARQUISE

Tu as donné ton argent à Lucette ; je te donne, moi, le collier. Je t'avais bien dit que je voulais me mettre de moitié dans ta bonne oeuvre.

315

BERTHE

Oh ! Marraine.

LA MARQUISE *(souriant)*

À moins qu'il ne te plaise plus !...

BERTHE

Oh ! Si.

LA MARQUISE

Eh bien ! Alors, prends-le vite. Crois-tu que j'aurais laissé emporter par Lucette ta petite bourse, sans cela !

320

BERTHE

Je peux donc...

(Berthe prend le collier, puis se jette à son cou.)

(L'embrasant.)

LA MARQUISE

Mais Oui. Et va bien vite t'en parer. Il te rappellera la bonne action que tu as faite. Et n'oublie jamais ceci, mon enfant : c'est que Dieu n'a donné la richesse aux uns que pour leur permettre d'aider les autres, et que faire le bien est encore le meilleur et le plus sûr des placements. Va.

325